

Règle de Cuivre 1 – Commentaire de Pir Zia

Au début de chaque Règle de Cuivre, le lecteur s'adresse à lui-même. En effet, la Règle ne vient pas d'une figure d'autorité extérieure ; elle vient de notre conscience qui s'adresse à elle-même et rappelle les principes qui sont ceux de notre propre but.

Aussi disons-nous : « Mon Moi réfléchi, considère ta responsabilité comme étant sacrée ». Deux mots-clés ici : responsabilité et sacré. Le mot responsabilité a une racine latine qui veut dire renouveler une promesse. « Re » signifie de nouveau, et « spondere », promettre.

Donc, le mot responsabilité vient de répondre et répondre signifie renouveler une promesse. Cette promesse réitérée rappelle un enseignement ésotérique du Coran Sharif qui dit qu'il y eut un jour originel, avant l'avènement de nos vies terrestres, où l'âme de tout être humain fut appelée dans la Présence divine. Ce jour-là, il lui fut rappelé les temps antérieurs à l'existention et une question lui fut posée : *alastu bi rabbikum*, « ne suis-je pas Votre Rabb » ?

Rabb est traduit fréquemment par Seigneur et il y a une raison à cela. Cependant, lorsque nous évoquons un seigneur, nous pensons à un seigneur féodal, alors que le mot *rabb* a de nombreuses autres connotations. Ce mot est relié à *tarbiya* qui est la culture des herbes, des fruits et des légumes ; il l'est également à l'éducation et aux soins des enfants. *Rabb* signifie donc faire grandir ou élever, protéger, prendre soin et permettre à quelqu'un ou à quelque chose de déployer tout son potentiel.

C'est là le sens de *tarbiya*. Nous pouvons citer le vers de la prière « Saum » et dire que le *rabb* est « le Créateur, le Soutien, Celui qui juge et pardonne ».

Au moment où nous sommes créés ou lorsque notre création est envisagée, la source de la création nous convoque et nous pose cette question qui est un défi : « Ne suis-je pas votre *rabb* » ? Le mot *rabb* a le sens de protecteur et de maître, mais également un autre sens tout aussi important, celui d'archétype.

La relation entre un exemplaire et un archétype est la relation à un *rabb*. Par exemple, Shaha-buddin Sohrawardi parle d'une certaine catégorie d'anges comme de *rabb an-nau*, ce qui signifie « seigneur des espèces » ou « archétype des espèces ». Autrement dit, pour l'espèce du cheval, il y a un ange qui est l'ensemble de l'espèce entière. Il y a un être qui est « la condition de cheval », le cheval cosmique, pourrait-on dire, l'archétype de tous les chevaux, et tous les chevaux vivent et se meuvent dans cet être. Il y a aussi un archétype pour l'humanité. Mais l'archétype ultime, l'archétype des archétypes, pour l'humanité et pour toutes les espèces, est l'Être divin. C'est l'être éternel dont notre existence temporelle est l'exemplaire.

Nous sommes donc interrogés au moment même où nous avons une individualité et une autonomie, à un moment où l'égoïsme devient une possibilité : « Pour qui existes-tu ? De qui es-tu une partie ? Quelle est ta matrice ? » Et l'âme est terrassée par la force de cette question. C'est une

question écrasante. C'est un instant primordial d'une puissance intense. C'est une confrontation directe et absolue entre le Créateur et Sa créature, et elle est déterminante pour leur relation. Rien n'est plus fondamental et simple que cela.

La question est simple et la réponse l'est tout autant. La réponse est *bala*, « oui ». Et ce « oui » est la force motrice, la puissance qui propulse la créature, l'âme, dans la manifestation. Jusqu'alors, l'âme n'était qu'une potentialité. En répondant par l'affirmative, l'âme est poussée à travers les royaumes de la nature : les règnes minéral, végétal et animal, la condition humaine, et elle s'aventure dans les vicissitudes de l'histoire. Et, finalement, la vie de l'âme culmine dans cette incarnation-ci.

C'est ce qui nous a menés jusqu'ici ; le défi est à présent de nous le rappeler et de redire ce « oui », de retrouver derrière chacun de nos actes le mobile originel qui nous a guidés. Tout se joue dans ce « oui » déterminant. Tout pas doit être fait dans la conscience de ce « oui » originel.

Être responsable, *re spondere*, redire son engagement, se rappeler, c'est réaffirmer ce « oui » des origines. « Considérer votre responsabilité comme étant sacrée », cela signifie avant tout considérer cette réaffirmation du « oui » originel comme notre but ultime, notre tâche inéluctable et sacrée.

Il y a une seconde considération à mentionner au sujet de la responsabilité. Ce qui en latin signifie promettre de nouveau se traduit en sanskrit par *dharma*. Le *dharma* est la responsabilité et le *dharma* est notre berceau. Si, par exemple, dans le corps humain, chaque cellule contient l'ADN du corps entier, l'ADN se traduit, via l'ARN, en action d'une manière spécifique à la fonction de chaque catégorie de cellule. L'action de chaque cellule est différenciée selon son but propre. Réaffirmer que l'Être divin est notre archétype consiste à reconnaître la totalité de la composition génétique de chaque cellule.

Et cela nous fait prendre conscience que nous avons un rôle à jouer dans la vie en fonction de notre situation et de notre place particulière, et une responsabilité singulière que nul autre ne peut assumer. Pour cette raison, nous n'avons pas à être ou à faire comme tout le monde. Nous avons un devoir très singulier et c'est en nous en acquittant avec foi et sincérité que nous nous accomplissons. Pourtant, trop souvent, nous ressentons que le devoir de quelqu'un d'autre est plus prestigieux ou a apparemment davantage de sens et nous nous laissons distraire du travail qui est remis entre nos mains parce qu'il nous paraît sans importance.

Mais dans la *Bhagavad Gita*, le principe enseigné par Krishna est que notre devoir est sacré, et non celui d'un autre. Il précise qu'en réalité, il vaut mieux faire son devoir imparfaitement plutôt que de faire parfaitement le devoir de quelqu'un d'autre. Ce qui est donc requis est d'être responsable et de savoir de quoi : quels sont nos devoirs dans la vie ? Que nous demande-t-elle ? La vie demande quelque chose de différent à chacun. Il nous revient de comprendre ce qu'est notre domaine de responsabilité et de reconnaître que rien n'est plus sacré que d'y répondre avec sincérité et authenticité, même si ce domaine est petit et que la tâche semble subalterne.

C'est là que se situe votre réponse à la question divine.

Règle de Cuivre 2 - Commentaire de Pir Zia

Cette Règle de Cuivre est très simple. La voici : « Mon Moi réfléchi, sois poli avec tous ». Je me souviens d'une parole d'un soufi du IX^e siècle probablement, Abu Hafis al-Haddad de Nishapur, citée par Hujwiri dans son *Kashf al-Mahjub* : « *Atasawwuf kullahu adab* », ce qui veut dire « le soufisme – *al-tasawwuf* – est tout entier *adab*, les manières divines ».

Il poursuit ainsi : « Le soufisme consiste entièrement en de belles manières. Chaque moment, chaque lieu et chaque situation les requiert de façon juste. Celui qui respecte ce qui convient dans l'instant atteint la sainteté ».

C'est une affirmation très intéressante parce qu'elle remet profondément en question des notions sur le sens ultime d'un chemin spirituel. Ici l'accent n'est pas mis sur des considérations occultes, sur la piété, la précision dans un rituel ou une doctrine. Il porte sur la façon de se comporter, sur la relation aux autres, la capacité à être en harmonie avec une situation. Par conséquent, pour Abu Hafis al-Haddad, la voie de l'accomplissement spirituel n'est essentiellement que politesse. Et il dit bien que la politesse prend en compte les situations. Cela veut dire que nous devons être attentifs et nous accorder au contexte, aux individus qui y sont impliqués et à la justesse du moment. Bien sûr, ce ne sont pas des manières formalistes. Il ne s'agit pas d'une bienséance qui peut être apprise de façon formelle. C'est l'étiquette qui naît d'une qualité d'attention raffinée.

Nous nous efforçons tous, consciemment ou pas, d'avoir ces manières délicates. Mais, bien que l'idéal de politesse soit important pour nous, il nous arrive parfois d'être moins polis que nous aimerions l'être. En général, cela vient du fait que nous nous sentons débordés. Soit nous sommes surchargés de responsabilités et de travail ; une demande se présente et se fait pressante et nous avons alors le sentiment d'être dépassés. C'est le moment où nous sommes le plus irritables. Soit nous n'avons pas le temps, nous sommes pressés et la politesse disparaît. Cela arrive aussi lorsque nous sommes épuisés. Dans ces moments-là, il est presque inévitable que la qualité de notre politesse soit mise à mal.

Il ne nous incombe pas seulement d'avoir à agir selon les règles de la politesse. « Être poli avec tous » exige de mettre en place des conditions de vie qui permettront à la politesse de se manifester avec naturel. Donc, si nous sommes pressés, si nous sommes toujours en train de courir après le temps, et que nous nous sentons tendus par rapport à une situation, nous nous prédisposons à manquer de politesse.

Il ne s'agit pas seulement de s'entraîner à percevoir la différence entre des manières raffinées et celles qui ne le sont pas. C'est aussi se donner les moyens d'être à la hauteur de son idéal en ins-

taurant un rythme de vie favorable à la mise en pratique de ces manières, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de surprises, de défis inattendus et d'urgences.

Cependant, si nous avons su mettre en place un rythme de vie naturel et plein d'équanimité, alors même dans des situations inhabituelles, l'équanimité l'emportera. Alors que si notre rythme de vie est perturbé, même dans des moments de repos par rapport à l'extérieur et de moindre responsabilité, notre anxiété persistera. L'essence de la politesse vient réellement d'un état d'équanimité et de paix intérieure.

Nous pourrions donc observer les moments où nous ne sommes plus dans cet état d'équilibre et où nous ne sommes plus centrés ; nous saurons alors qu'à tout moment, nous risquons d'agir d'une manière arbitraire qui ne sera pas en harmonie avec le contexte.

Règle de Cuivre 3 – Commentaires de Pir Zia

Mon Moi réfléchi, n'entreprends aucune action qui puisse culpabiliser ta conscience.

La conscience est une voix silencieuse que seule entend l'oreille intérieure. Parfois, à l'insu de tous, nos récriminations vis-à-vis de nous-mêmes nous privent de tous nos moyens. A l'extérieur, nous jouissons d'une réputation sans tache ; pourtant, à l'intérieur, nous sommes rongés par le regret, la honte et la culpabilité. Même si personne ne nous montre du doigt, notre conscience sait ce que nous avons dit ou fait et elle refuse de faire comme si de rien n'était.

A l'inverse, si tout le monde se retourne contre vous, vous accuse, vous condamne et vous censure, vous êtes en paix si vous avez la conscience tranquille. En définitive, l'opinion que les autres ont de vous n'est pas si importante que cela. Ce qui est important, c'est votre paix intérieure. Lorsque cette paix est troublée, vous perdez confiance en vous. Vous appréhendez toujours que quelqu'un apprenne votre secret. Nous cachons un terrible secret qui sape notre confiance en nous de manière absolue. C'est ce qui explique que nous faisons profil bas, que nous n'avons pas la tête haute dans le monde et que nous essayons de ne pas nous faire remarquer. Cette mauvaise conscience nous paralyse, nous rend timides et gauches.

En revanche, lorsque notre conscience est pure et que nous savons que nous avons agi selon notre idéal, personne ne peut nous intimider. Nous n'avons rien à cacher. Nous nous tenons debout devant le monde, dans la transparence : ce qui est à l'intérieur est comme ce qui est à l'extérieur. Nous pouvons nous avancer avec l'autorité morale que donne l'intégrité. Nous souhaitons tous ce lieu de paix intérieure à partir duquel le but de notre vie peut se manifester sans crainte. Nous souhaitons nous libérer de la peur et de l'anxiété de ne pas avoir été à la hauteur de notre idéal, nous souhaitons aussi nous libérer de la crainte que notre secret soit divulgué et que nous soyons la risée du monde. En même temps, aucun être au monde n'agit en toutes circonstances selon son idéal. Nous avons tous quelque chose sur la conscience.

Les soufis préfèrent accepter cette limitation et la révéler plutôt que la cacher en dissimulant leurs fautes et leurs transgressions. Si nous sommes authentiques au niveau de conscience où nous sommes, nous n'avons rien à craindre. Nous ne cachons plus rien. Personne ne peut nous manipuler à cause d'un secret. Le processus consiste à purifier notre conscience en étant honnête dans notre réalité et en reconnaissant nos erreurs en toute liberté, en somme en devenant clair.

En y regardant de plus près, nous pouvons observer différentes sortes de culpabilité. La conscience présente deux aspects. L'un est fait de connaissance acquise, l'autre est une connaissance directe. La connaissance acquise fait partie de nous à travers l'influence de nos parents, de notre éducation, de notre acculturation, etc. Cette connaissance est un mélange confus de jugements de valeur, de conscient et d'inconscient, de rationnel et d'irrationnel.

Bien que ces jugements existent manifestement dans toute société bien ordonnée, dans la pratique, ces attitudes rendent rarement justice à la complexité et aux nuances de la vie réelle, et se transforment en absolus très durs qui voilent plus qu'ils ne révèlent la nature de la réalité. Si l'on est éveillé et alerte, ce qu'implique l'expérience de la vie nous obligera tôt ou tard à dépasser les frontières étroites de ces catégories que nous avons héritées. En revanche, lorsqu'une compréhension plus profonde et plus large d'une situation nous incite à nous écarter de la norme artificielle, alors l'aspect de notre conscience qui porte l'empreinte des idées reçues vivra cet écart comme un conflit intérieur parce que, bien que nous suivions une intuition vraie, celle-ci s'oppose à ce qui nous a été enseigné. Ainsi, nous vivons un conflit intérieur qui prend la forme d'un sentiment de culpabilité et de honte.

Tant que nous n'illuminons pas notre conscience et ne la purifions pas en pratiquant *muhāsaba*, c'est-à-dire l'examen de conscience, il restera toujours en nous de la culpabilité et de la honte. C'est un sentiment qui demeure de façon tenace. Pour procéder à cet examen de conscience, d'après Inayat Khan, nous devons interroger le *naḥs al lawwāna*. Il s'agit de la partie de nous-mêmes qui est autocritique. Nous nous posons la question suivante : « Quelle est la nature de ma transgression ? » Vous pourrez constater alors que l'argument du soi autocritique est basé sur une opinion reçue de l'extérieur qui s'est imprimée et que nous avons intégrée dans notre conscience. Ce n'est pas la perception directe de la réalité. Ce n'est qu'une notion abstraite et extérieure qui a envahi notre conscience.

Alors nous pouvons nous demander : « S'il y a une attente, pour quelle raison existe-t-elle ? Quel est le but de ce principe ? Quel bénéfice retire-t-on si l'on s'y conforme ? Quel mal y a-t-il à ne pas le suivre ? » Inayat Khan nous conseille d'interroger notre conscience de cette façon de sorte que, si l'on se juge de manière négative – comme nous le faisons tous -, nous pouvons comprendre clairement le raisonnement qui se trouve derrière ce jugement.

Il peut arriver qu'un processus d'investigation dissolve complètement le jugement négatif. Nous prenons alors conscience que notre sentiment de culpabilité était basé sur une idée reçue et que celle-ci n'était pas pertinente dans la situation en question. Ce n'était qu'une superposition artificielle.

Le prophète Abraham s'est insurgé contre la tradition des Anciens. Il avait été endoctriné dans une tradition idolâtre et, à un moment donné, il dut y renoncer afin de trouver sa propre voie. A un certain degré de maturité de notre cœur, nous devons réexaminer toutes les hypothèses qui nous ont été transmises à la lumière d'une compréhension qui nous vient de l'expérience. Au cours de ce processus, un grand nombre de jugements négatifs sur nous-mêmes se révèle comme dénué d'importance, à l'instar d'impositions extérieures et, par conséquent, ils s'évaporent d'eux-mêmes.

Cependant, certains jugements viennent d'un sentiment authentique de guidance intérieure, de l'intuition de ce qui est adéquat et juste, du service de la totalité de l'être dans une situation donnée, ou d'une façon excessive de donner la priorité à des impératifs en marge de soi-même ou encore en marge de l'être entier au détriment de l'ensemble. Alors le sentiment de plénitude (*wholeness*) et d'intégrité est perdu. Une petite part de soi-même, une petite impulsion a triomphé aux dépens des courants profonds du sens et de l'accomplissement.

Lorsque l'on en arrive à ce niveau de réalisation, un autre niveau de conscience a pris la relève. Ce n'est plus la conscience qui répète inlassablement la même chose contre toute pensée ou tout acte qu'elle ne comprend pas, mais c'est la guidance de l'âme qui prodigue des encouragements quand nos actions vont droit au but et qui nous alerte lorsque que nous perdons notre équilibre. Quand nous sommes à l'écoute de la voix intérieure de la guidance, nous prenons conscience que, dans une certaine mesure, aucune approbation extérieure n'est nécessaire.

A une certaine étape de notre développement humain, notre comportement correspond à la qualité de notre compagnie. C'est en présence de la personne que nous respectons le plus que notre conduite est la meilleure. D'autres fois, nous nous laissons simplement aller. Puis, à mesure que nous grandissons sur le chemin, nous en arrivons à un point où celui que nous respectons le plus est le soi le plus profond. Ce soi est toujours présent. L'essence du soi, la lumière divine de l'âme, sont toujours là. Nous ressentons notre responsabilité en cette présence. Et ce faisant, en résistant à la compulsion d'habitudes destructrices, nous parvenons à faire disparaître les scories du passé.

Bien évidemment, les erreurs ne s'arrêteront pas là. Refuser de les reconnaître – ce que nous avons l'habitude de faire – est la plus grande des erreurs. La pire erreur n'est pas l'impulsion qui n'est pas bien orientée. C'est là le cadet de nos soucis. L'impulsion mal orientée n'est qu'un début. Le pire est quand nous nions notre erreur et que nous le dissimulons. Comme l'a écrit Walter Scott : « Quelle toile enchevêtrée nous tissons quand nous usons de supercherie ». La vie entière peut devenir mensonge. Bien que nous ayons l'air de mentir à autrui, en réalité c'est à nous que nous mentons.

Par conséquent, la plus grande vertu n'est pas l'infailibilité ; elle consiste, après avoir fait des erreurs, à les voir, les accepter, à en assumer la responsabilité, à en faire amende honorable, à être pardonné et à poursuivre notre chemin en pleine conscience. En mettant de l'ordre en nous, nous développons un courage et une intrépidité extraordinaires.

Revenons-en aux deux aspects de la conscience. Il y a la connaissance acquise de la conscience, qui a besoin d'être remise en cause et dans un contexte. Et puis il y a la connaissance directe qui est une intuition profonde de l'âme. Au début, il peut être difficile de les différencier pour la simple raison que nous n'essayons pas. Mais dès que nous le faisons, dès que, au cri de la conscience, nous nous tournons intérieurement et que nous regardons, nous pouvons voir les différences. Par la suite, la voix de la pure conscience est immédiatement reconnue et devient une véritable amie.

Mettons cela en pratique un instant en fermant les yeux. Inspirons et expirons par le cœur. Souvenons-nous de ce qui disait Inayat Khan : « Une conscience pure nous donne la force des lions, mais une conscience coupable transforme même les lions en lapins ». Pouvez-vous ressentir ce que c'est que d'être un lapin, sentir ce que sont la soumission, l'émoi et la peur, ce frissonnement de l'être lorsque l'on n'a pas honoré son idéal ? Approfondissez cela et voyez que c'est l'empreinte mentale d'actions qui n'ont pas été droites. Pour l'instant, prenez conscience de ce but manqué. Faites directement l'expérience du regret et de la honte qui y sont liés.

Maintenant, posez-vous la question suivante : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui va à l'encontre de ce que j'ai fait ? Si un critère lié à une opinion surgit, quelle est la base véritable de ce code moral ? S'agit-il d'un préjugé de ma famille ou de la société qui n'a pas été reconsidéré ? La honte que j'éprouve provient-elle seulement d'une non-conformité avec une idée collective qui n'a pas réellement de lien avec les circonstances de mes expériences de vie ? Mes actes portent-ils vraiment préjudice à des personnes et à qui ? Me causent-ils du tort à moi ? Quel genre de tort ? Ces torts auraient-ils pu être évités ? S'il y a eu une action qui a fait du mal, qu'est-ce qui m'a prédisposé à agir de la sorte ? Quelle était l'intention positive derrière cette action qui n'a pas été respectée dans ce que j'ai fait ? Ai-je tenté de bien faire tout en finissant par mal faire ? »

Si nous identifions l'impulsion positive originelle qui a été mal orientée, nous recevons une leçon importante sur la manière de mettre en œuvre ou pas une bonne intention. Mais nous repar-tons à présent avec deux éléments : la leçon apprise et la honte liée à la faute. La leçon apprise est profitable à mesure que nous avançons. Quant à la honte, elle n'est d'aucun bénéfice, ni pour nous ni pour les autres. Peut-être croyons-nous que la seule façon de retenir la leçon est de demeurer dans la honte, mais est-ce vrai ? En restant honteux, nous répétons l'erreur en quelque sorte. Pouvons-nous dépasser cette erreur en nous permettant de recevoir le pardon divin qui a toujours été là et de renoncer à la commettre à nouveau tout en éprouvant secrètement de la honte ? Sommes-nous capables d'accepter nos erreurs, d'accepter nos limitations en nous en remettant à la pitié et à la compassion divines, tout en gardant l'essence de l'expérience transfor-mante qui devient alors une morale vivante qui illuminera notre chemin dans l'avenir ?

Si nous pouvons éclairer d'une lumière cristalline chacune des causes de la culpabilité qui har-cèle notre psyché, nous pourrions alors enterrer tous ces cadavres sortis de nos placards et vivre

sans peur et sans honte. Nous suivrons alors les instructions du Christ en faisant apparaître la lumière de l'âme sous le boisseau de la culpabilité.

« Mon moi réfléchi, n'entreprends aucune action qui donne à ta conscience le sentiment d'être coupable ».

Règle de Cuivre 4 – Commentaire de Pir Zia

Mon Moi réfléchi, aide spontanément ceux qui sont dans le besoin.

Dans la chevalerie spirituelle, il est important de rechercher ceux qui ont besoin d'être aidés, et d'être à leur service sans condition. Servir les nécessiteux – *gharib* désigne les pauvres, ceux qui sont aux bords de la société, les indigents – est fondamental sur la voie soufie. *Nawaz* veut dire apporter son soutien, nourrir, prendre soin de. *Gharib Nawaz* est l'ami des sans amis, l'ami des bannis. Il n'est pas de plus grand titre et rien n'est plus important.

A la khanqah du Cheikh Nizam al-Din Awliya à Delhi, on distribuait aux pauvres tous les présents qui avaient été reçus le jour même. Une nuit, le Cheikh se tournait et se retournait sans pouvoir trouver le sommeil. Lorsqu'il descendit aux cuisines, il ouvrit un placard et y trouva un sac de riz. Il ordonna de le partager immédiatement et il s'endormit l'esprit en paix.

Un jour, après la destruction de ses récoltes par la sécheresse, un fermier fit un très long voyage pour arriver à la khanqah, dans l'espoir que le Cheikh pourrait l'aider. Quand il arriva, on lui dit qu'aucun don n'avait été reçu ce jour-là et qu'il n'y avait rien à lui donner. Le Cheikh lui exprima son affection et sa sympathie, mais il n'avait rien à lui donner si ce n'est les sandales qu'il portait aux pieds et qu'il avait lui-même reçues de son murshid, le Cheikh Farid al-Din Ganj-i Shakar, qui les avait lui-même reçues de son murshid, le Cheikh Qutb al-Din Mas'ud Bakhtiyar Kaki. Déçu, le fermier prit les sandales et se remit en route pour rentrer chez lui. Sur le chemin, alors qu'il se trouvait dans un caravansérail, il observa une autre caravane qui venait de la direction opposée. L'un des voyageurs était Amir Khusraw, que le Cheikh Nizam al-Din appelait affectueusement « Turc Allah » en raison de ses origines turques. Lorsqu'il vit le fermier, il lui dit qu'il avait remarqué qu'il revenait de Delhi et il lui demanda s'il avait vu le grand Cheikh Nizam al-Din. Le fermier lui dit qu'il avait imploré son aide mais que tout ce qu'il avait reçu était une paire de vieilles sandales. Les yeux de Khusraw s'illuminèrent quand il les vit. « Donne-moi ces sandales et prends cela » dit-il, en mettant dans les mains du fermier ahuri la fortune qu'il transportait avec lui. Khusraw mit alors triomphalement les sandales sur sa tête et il se mit en route pour Delhi. Lorsque le Cheikh Nizam al-Din le vit s'approcher, il lui demanda : « Combien as-tu payé ces sandales, Turc Allah » ? Khusraw répondit : « J'ai donné toute ma fortune ». Le Cheikh lui dit alors : « Tu as fait une bonne affaire » !

Ce serment nous aide à dépasser les hésitations qui nous empêcheraient de nous engager. Par exemple, nous pouvons sentir qu'il vaut mieux garder nos distances par rapport aux indigents par

peur de le devenir nous-même. Il nous est facile de sympathiser de loin, mais nous craignons que le malheur soit « contagieux ». Faire le serment d'être secourable de notre plein gré nous rappelle la fragilité de la condition humaine. Les fortunes se font et se défont et personne n'est à l'abri des vicissitudes du destin. C'est notre condition à tous, et nous partageons la vie d'un seul monde indivisible. Il est tout à fait discutable de se donner à soi-même plus de droit au confort et à la sécurité qu'à d'autres. En fin de compte, notre bonheur personnel dépend du bonheur de tous. En servant les autres, c'est nous que nous servons. Des études de psychologie ont montré que ceux qui consacrent du temps à un service social sont les êtres les plus heureux du monde. Le véritable bonheur est synonyme de sympathie et de service.

En partageant ces enseignements, nous manifestons un idéal que nous connaissons tous et en faisant ensemble un serment de cette nature, nous rendons cet idéal plus vivant. Être à l'écoute d'un besoin et y répondre, c'est chercher humblement à « remonter » celui qui a besoin d'espoir. Cela demande équilibre et sagesse, pour ne pas mourir soi-même de désespoir à l'écoute du cri de l'humanité. Que chacun assume sa part, et en confie l'issue à l'Un.

Règle de Cuivre 5 – Commentaire de Pir Zia

Mon moi réfléchi, ne regarde pas de haut celui qui lève les yeux vers toi.

Voilà un rappel qui arrive à point nommé alors que nous avançons sur le chemin et que nous nous confrontons à un danger, celui de l'orgueil de l'accomplissement. Celui-ci se présente lorsque, alors que nous approfondissons nos concentrations, nos contemplations et nos méditations, des facultés archaïques apparaissent, des potentialités s'actualisent, ouvrant ainsi le passage au libre flux de l'essence énergétique du corps et éveillant des attributs divins.

Il se produit un processus de transformation, de manière parfois invisible et parfois visible. Il s'ensuit que notre être commence à vibrer à une fréquence plus élevée et plus sonore. La conséquence en est que, dans une certaine mesure, nous devenons manifestes pour celui qui a des yeux pour voir. Celui dont les yeux commencent à s'ouvrir reconnaît ce feu divin, qui n'a rien à voir avec les pièges d'une tradition spirituelle, mais avec la qualité intense du vécu qui commence à s'incorporer dans ce processus.

Le résultat est une résonance. Nous créons un champ d'attraction et il manque peut-être à ceux qui commencent à s'éveiller ce que nous apprécions : le grand privilège de l'appui structuré d'une école ésotérique.

Naturellement – cela fait partie de l'évolution de l'âme – tous les êtres prennent, consciemment ou pas, la même direction, même ceux qui sont absolument opposés d'un point de vue idéologique à toute métaphysique.

Cependant, c'est un droit de naissance, c'est la destinée de toute âme d'évoluer vers une compréhension plus profonde de la vie. A mesure que cet éveil se produit, il est stimulé et accéléré

par la présence de ceux chez qui la maturation du cœur s'est davantage manifestée. Et comme l'a dit le Christ, nous devenons pêcheurs d'âmes.

Nous exerçons une sorte d'attraction magnétique, un champ de résonance. Les semblables s'attirent. Si vous vibrez en harmonie avec des pensées pures, des sentiments purs, des intentions bienveillantes, alors celui qui s'éveille à cette qualité d'être est attiré par vous.

Le message est promulgué de cette façon, au-delà des mots, de cœur à cœur, au fil des générations par la loi d'attraction et de résonance. Ainsi, lorsque nous sommes habités par des pensées et des émotions plus profondes, plus pleines et plus vraies, nous attirons les mêmes caractéristiques dans notre vie. Au contraire, lorsque nous nous concentrons sur des impulsions secondaires, de conception étroite, exclusivistes et destructives, nous nous trouvons dans un monde de cette nature.

Donc, quand notre cœur se dilate, nous attirons des personnes dont le cœur se dilate aussi. Il y a un champ de résonance. Et celui qui est attiré par vous reconnaîtra en vous la perfection qu'il s'efforce d'atteindre en lui ; vous vous verrez alors vous-même dans le regard d'un autre qui lui aussi voit son vrai soi en vous.

C'est là qu'il y a un grand danger. A ce moment-là nous sommes tentés de voir la beauté et la puissance qui nous sont reflétées par le regard admiratif de l'autre, comme nous appartenant, d'en tirer orgueil et satisfaction, et de faire naître un égoïsme pire que celui du moi mondain* : le narcissisme de la perfection spirituelle. Une supposée perfection spirituelle est la marque du plus grand orgueil.

Le moyen pour éviter cette tentation est de reconnaître avec discernement que la beauté et la puissance que l'autre voit en vous sont précisément la perfection de son âme, et qu'il ne peut en prendre conscience qu'à travers le miroir que vous êtes pour lui. Vous n'êtes que le miroir. Celui qui reconnaît la grandeur ne peut le faire que parce qu'elle est l'essence de son propre être. Nous ne pouvons voir une telle perfection que parce qu'elle existe dans l'éveil de notre conscience. Mais le soi n'a pas la capacité de la voir en lui-même.

Mon père disait souvent : « Vous vous voyez dans un autre vous plus à même que vous ne l'êtes de vous révéler ».

Lorsque tout cela est clairement reconnu, alors l'adulation, l'admiration, les louanges sont reconnues pour ce qu'elles sont, un jeu de miroir de lumières dans le palais des glaces. De manière ultime, *wa li'lahi-l-hamd*, « Toute louange vient de Dieu et va à Dieu ». La louange est divine. Cela signifie que tout acte de louange est un acte divin et que tout acte de louange n'a qu'un seul objet : Dieu. La louange vient de Dieu et va à Dieu.

Par conséquent, lorsque nous sommes dans ce champ de résonance qui attire le regard des personnes sincères qui cherchent à actualiser des qualités qu'elles perçoivent comme évidentes en

nous, nous devons nous rappeler d'éviter la tentation de nous attribuer ces qualités. Nous devons être conscients que la louange vient de Dieu et va à Dieu, être reconnaissants de participer à l'expression de la louange et de la révélation des qualités divines, et nous déprendre de toute tentative d'appropriation.

Nous devons aussi voir dans la projection de la louange sur nous l'empreinte de la beauté de la personne qui nous regarde. Cette empreinte n'est rien d'autre qu'une effigie des qualités divines.

Mon moi réfléchi, ne regarde pas de haut celui qui lève les yeux vers toi.

* qui appartient au monde, au siècle, par opposition à religieux, sacré.

Règle de Cuivre 6 – Commentaire de Pir Zia

Mon Moi réfléchi, ne juge pas autrui selon tes propres règles.

Cette règle est le rappel d'un enseignement donné par Inayat Khan dans le cadre du *Kinship*. Vous savez que le *Kinship* est l'une des cinq activités instaurées par Pir-o-Murshid Inayat Khan. A l'Ecole Esotérique s'ajoutent le *Kinship*, l'Adoration Universelle, le Ziraat et la Guérison. L'Ecole Esotérique a un cursus qui se suit dans un ordre donné, de même le développement du *Kinship* se fait par l'étude. Son objectif principal est la dimension horizontale de la transformation de soi, à travers la relation à l'autre. Inayat Khan décrit cinq étapes dans ce processus, dans la profondeur progressive du dialogue et de la rencontre avec une autre âme.

La première est le respect. Nous nous entraînons à des manières respectueuses, réfléchies et conscientes, ce qui demande un certain effort. Lorsque nous ne sommes pas attentifs, nous avons évidemment tendance à être irrespectueux, ce qui se traduit à travers nos paroles et notre attitude par un manque de considération pour les sentiments d'autrui. Ainsi le summum du respect consiste en une attention extrême, se manifestant par une attention aux sentiments d'autrui. C'est le contraire des manières rustres qui témoignent du fait de ne penser qu'à soi.

Nous apprenons cela dans la voie en pratiquant *adab*. C'est une valeur que notre culture moderne a parfois minimisée, sous prétexte qu'il serait artificiel et même arrogant de se prescrire à soi-même une étiquette. Dans les années soixante en particulier, il y eut un mouvement en faveur du changement, de la libération, de la liberté par rapport aux idées reçues et aux comportements formels. La liberté, c'était faire ce que l'on voulait et suivre son cœur. Il est évident que, lorsque des manières ne sont plus fondées sur la sincérité et deviennent un code creux et sans vie, le besoin de rompre avec l'ancienne structure se fait sentir de temps à autre et ce, afin que puisse apparaître un élément nouveau.

Cependant, une telle rupture avec l'ancien peut nous faire passer à côté de quelque chose. Ce qui a été perdu, c'est cette qualité d'attention exigée par de belles manières parce que la libération peut signifier aussi la négligence des besoins et des ressentis de ses camarades. Il y a donc un besoin de liberté, mais il est aussi nécessaire d'être responsable.

Il me semble que la culture occidentale est encore à la recherche d'une solution adaptée à la question des manières. Il y a d'une part un formalisme creux qui n'est pas sincère et de l'autre, un antinomisme de pacotille. Il doit exister une façon d'exprimer l'amour d'une manière sincère, élégante et adaptée à notre époque. C'est ce que nous recherchons.

La première étape, ce sont donc les manières. Pour le chercheur, toute parole est l'occasion d'un examen de soi. Dans toute expression, nous cherchons la beauté, l'affirmation d'autrui sous tous ses aspects. C'est pourquoi nous devons être sensibles au fait que même des tournures langagières peuvent être rebutantes et traduire la préoccupation exclusive pour notre ego ainsi que le manque de respect pour l'autre.

Nous commençons donc à nous scruter vraiment, à observer notre langage verbal et non verbal et à saisir toute occasion de pratiquer des manières raffinées. C'est notre ressenti en présence d'une personne qui a parfaitement affiné ces manières d'être respectueuses. Nul besoin de passer par la flatterie, ou par une sorte d'humilité ostentatoire ou par le dénigrement de soi. Il peut y avoir de la dignité dans ce raffinement. C'est une qualité de manières telle qui fait que l'autre se sent totalement reconnu, accepté et réaffirmé, et qui engendre un magnétisme et un charisme extraordinaires.

C'est ce genre de personnalité royale, dont on sent qu'elle nous élève jusqu'à son propre être tout en validant totalement le nôtre. Murshid était connu pour avoir cette qualité à un tel degré que tous ceux qui le rencontraient et s'entretenaient avec lui repartaient avec le sentiment d'être l'ami le plus cher à son cœur. Et c'est seulement plus tard, en comparant des notes, qu'ils réalisèrent qu'ils avaient tous bénéficié du même statut !

La première étape est donc le respect et la seconde est la sympathie. Celle-ci commence lorsque nous faisons preuve d'une qualité de conscience. Si nous n'adaptions pas notre discours et nos manières, la sympathie est impossible. Mais dès que l'on écoute avec le cœur, on est prêt à comprendre. Être prêt à comprendre signifie, bien sûr, que ce que l'autre dit est interprété sous le meilleur jour et que l'on s'efforce de voir les mérites de son point de vue.

Une grande partie de notre éducation nous enseigne la compétition et la concentration sur la faiblesse des autres. Mais qu'en serait-il si nous apprenions à faire exactement le contraire ? Autrement dit, qu'en serait-il si nous restituions ce que l'autre personne a dit encore mieux qu'elle et si nous reformulions dans notre esprit ce qu'elle tente de faire passer, d'une manière plus fidèle à son intention que ses propres mots ?

Voici la prochaine étape : la compréhension, une compréhension intime, intérieure de l'autre. D'abord, il faut ouvrir son cœur. Une fois qu'il est ouvert, le mental peut être pris au piège plus

facilement. Les biologistes parlent de résonance limbique : c'est une compréhension qui dépasse la rationalité et qui a quelque chose à voir avec l'échange de regards, dans lequel le système limbique de chacun fusionne de telle sorte que l'on se comprend sans parler. Sur cette base préconçue, une compréhension mutuelle peut se construire.

C'est la troisième étape. D'abord, le respect, puis la sympathie, enfin la compréhension.

A la quatrième étape arrivent la tolérance et le pardon. Tant qu'il n'y a ni sympathie ni compréhension, il est très facile de juger et de juger négativement. Mais aussitôt que la sympathie et la compréhension sont là, même les pires erreurs – de son propre point de vue – commises par autrui, peuvent être expliquées et comprises. Cela ne veut pas dire que vous aideriez cette personne et seriez sa complice pour entreprendre des choses qui, selon vous, ne sont absolument pas à faire. Mais au moins, vous voyez très clairement que l'autre n'avait pas le choix. Cette personne a parfaitement et sincèrement agi en fonction de sa compréhension et de son conditionnement.

Rappelez-vous que le conditionnement est très profond. Il précède même notre incarnation. Il y a conditionnement dès que le rayon divin quitte l'essence et descend à travers les plans. A chaque plan s'opère une structuration des sphères les plus subtiles aux plus grossières. A chaque niveau, s'ajoutent des penchants, des inclinations et des idées reçues.

Donc, au moment où un être s'incarne, les planètes ont eu leur mot à dire, les étoiles aussi. L'histoire de l'humanité ainsi que la saga biologique ont apporté leur contribution (*its input*) et cet être est déjà profondément conditionné.

L'enfance, l'éducation, le façonnage culturel, les expériences poussent une personne à penser d'une certaine manière et le cerveau est fait pour que ces pensées circulent à travers ces canaux. Ainsi vous prenez conscience que votre ressentiment à l'égard d'un tel, votre déception, est assez dérisoire. Tout dans la nature a contribué à ce que telle personne se trouve sur ce chemin-là, avec ce genre d'actions et ce genre de pensées. Une fois que vous avez perçu cela, vous ne pouvez plus condamner quiconque, ni lui en vouloir.

A ce moment-là, tout en étant totalement en désaccord avec elle, nous reconnaissons que la décision de cette personne est la conséquence de sa vie. C'est pourquoi Murshid rappelle que le soufi a toujours deux points de vue : le sien et celui de l'autre. Un troisième point de vue est parfois évoqué : c'est celui du divin qui réconcilie, paradoxalement, tous les points de vue.

Parfois, nous ne sommes pas capables de faire cela parce que nous avons peur de perdre notre propre point de vue en voyant clairement celui de l'autre, et de ne plus pouvoir veiller à nos intérêts. Chaque point de vue est en effet valable. Et si notre empathie est telle par rapport à l'autre, qui va représenter notre position ? Nous voulons donc conserver notre manière de voir. En réalité, il s'agit d'un danger imaginaire parce qu'il est facile de retrouver son point de vue.

Être capable de quitter son point de vue ne signifie pas le perdre. Après avoir considéré une situation du point de vue de l'autre, vous pouvez revenir au vôtre et à votre façon d'agir. Votre opposition à l'autre restera aussi vive qu'auparavant, de l'extérieur. Mais, intérieurement, vous aurez atteint une posture morale et spirituelle complètement différente. Vous ne prenez plus le conflit à un niveau personnel. Vous voyez que vous avez été poussé dans le monde pour avoir une position donnée, et que l'autre l'a été pour en avoir une autre. Mais au fond de votre cœur, il n'y a plus aucune trace d'animosité.

Finalement, nous en arrivons à la cinquième étape de ce processus qui est l'unité, ou le troisième point de vue : d'abord, voir le sien, ensuite celui de l'autre, enfin voir du point de vue divin. La perspective divine défie l'interprétation littérale et concrète parce qu'elle est paradoxale. Par son ampleur et sa force, elle intègre et transcende toutes les manières de voir.

Règle de Cuivre 7 – Commentaires de Pir Zia

Mon Moi réfléchi, ne sois pas malveillant envers ton pire ennemi.

Cette règle nous rappelle les enseignements donnés dans « La Culture morale », importante compilation des enseignements d'Hazrat Inayat Khan sur la dimension « horizontale » du développement spirituel. Ceux-ci sont présentés en trois parties : la réciprocité, la bienveillance et le renoncement, soit trois étapes de l'évolution morale.

Comme ailleurs dans l'enseignement d'Hazrat Inayat Khan, le développement spirituel est décrit sous forme d'un triple processus. Cependant, en approfondissant cet enseignement, on découvre une allusion à une quatrième étape et on apprend ainsi à lire entre les lignes. Lorsque Pir-O-Murshid parle de trois stades, la présence invisible de ce quatrième niveau est perceptible.

Les trois étapes de l'évolution morale, plus la quatrième « invisible », correspondent aux quatre renoncements (*tark*) décrits par le grand poète soufi de Perse Farid al-Din 'Attar, le célèbre auteur de « La Conférence des oiseaux ».

Le premier renoncement est appelé le renoncement au monde (*tark-i dunya*). Il n'implique pas de rejeter le plan terrestre en tant que tel (*jahan*). C'est plutôt le renoncement au monde des apparences (*dunya*), la prison de l'illusion que les bouddhistes appellent *maya*. Il consiste à abandonner la poursuite erronée de l'accomplissement à travers la possession, la consommation, l'autosatisfaction et la domination d'autrui.

Ce renoncement correspond à l'enseignement d'Hazrat Inayat Khan sur la réciprocité. Apprendre la réciprocité, c'est dépasser le sentiment de la supériorité de sa prérogative ; c'est vivre de manière équilibrée, harmonieuse, sur des bases équitables : consommer et apporter sa contribution, recevoir et donner.

Après avoir dépassé des formes de satisfaction grossière, notre sensibilité s'affine. Au lieu d'exiger une gratification immédiate, nous percevons des enjeux plus profonds et plus vastes. Nous préférons une paix durable à un ersatz de plaisir éphémère et nous envisageons la possibilité de ne pas simplement nous accommoder du monde, mais d'y contribuer de manière positive. La gentillesse envers autrui nous attire davantage que la promotion de nos propres intérêts.

Il y a de la joie dans le service et cette récompense n'est pas terrestre, mais céleste, et nous connaissons sa valeur dans l'au-delà. Il est possible d'en avoir un avant-goût dans la saveur de la victoire morale. C'est d'ailleurs là que commence la seconde étape, celle de la bienveillance.

A un moment donné, nous prenons conscience qu'un égoïsme secret se cache sous notre générosité. Sous une excellence morale, nous sommes dans l'attente d'une récompense, bien que celle-ci se produise plutôt au ciel que sur terre. Puis il se produit un éveil. On se rend compte qu'indépendamment de l'issue, l'amour est notre propre récompense. On prend conscience de ce qu'a dit Hazrat Inayat Khan : « Vous êtes amour. Vous venez de l'amour. Vous êtes faits par l'amour. Vous ne pouvez cesser d'aimer ».

Cette prise de conscience est la marque du renoncement au ciel (*tark-i akhira*). Nous nous détournons de la perspective d'une récompense céleste pour faire l'expérience directe de la présence du Bien-Aimé. Que cette présence soit une guérison ou une blessure, qu'elle soit lumineuse ou faite de feu, n'a pas d'importance. Ce qui compte avant tout est la proximité avec l'Un, avec le Réel.

A cette étape, le chercheur approche la Présence divine par l'intermédiaire d'apparitions de la Face divine qui reviennent, de signes de l'ineffable présence de l'Un sous forme des qualités de Pouvoir et de Beauté. Dans la réalisation, chaque visage se dissout, et l'horizon s'éloigne, révélant une nouvelle splendeur. Le chercheur avance jusqu'à la dernière frontière où se dissout toute trace de différence, toute parcelle de substance de la manifestation. Et dans cette dissolution vient la dissolution du soi et de l'autre, expérience qu'Attar appelle le renoncement à Dieu (*tark-i mawla*), état d'annihilation complète et de subsistance dans l'éternité. Ce sont les indications données par Hazrat Inayat Khan pour «Le renoncement», titre de la dernière partie de « La Culture morale » – au-delà de la réciprocité et de la bienveillance, l'absorption dans l'Un.

Mais il existe néanmoins une quatrième étape dans l'éducation morale, invisible, mais visible ailleurs dans l'enseignement d'Hazrat Inayat Khan, et présente dans les Renoncements d'Attar. Cette étape est le renoncement au renoncement (*tark-i tark*). Le renonçant retourne alors au plan extérieur, en retrouvant les limitations de la vie personnelle et les liens délicats des relations générés par cette situation. Cependant, il ne fait plus l'expérience du monde comme celle d'un lieu d'emprisonnement, parce qu'il voit que, grâce à l'étroit canal de la naissance à ce monde, une autre vie s'efforce de naître, une vie d'une gloire inexprimable.

Voilà la vue d'ensemble à partir de laquelle nous pouvons maintenant considérer cette Règle de Cuivre : ne sois pas malveillant envers ton pire ennemi.

Pour éclairer cette Règle, retournons aux chapitres consacrés aux « relations avec nos ennemis » dans la partie de la Culture morale sur la réciprocité et la bienveillance.

Les relations avec nos ennemis

Il faudrait que nous considérions la relation avec notre ennemi comme étant beaucoup plus délicate que les relations avec un ami. Cela nous échappe en général et nous traitons notre ennemi n'importe comment, alors que nous avons de la considération envers un ami. Parfois nous insultons notre ennemi, aggravant ainsi nos habitudes, et rendant l'ennemi encore plus injurieux. En insistant constamment sur ses fautes, nous en laissons l'empreinte sur notre âme et nous les fixons sur l'âme de notre ennemi. Si ces fautes n'existent pas chez lui, elles peuvent se développer en lui par un jeu de reflets et il deviendra alors un ennemi encore plus implacable.

Il est imprudent de sous-estimer ou de surestimer l'acrimonie d'un ennemi ainsi que son pouvoir de nuisance. Très souvent, aveuglés que nous sommes par notre ego, nous n'évaluons pas la puissance de l'ennemi et nous nous disons : « Que peut-il bien me faire ? Qu'ai-je à craindre ? » Nous cédon ainsi à une impulsion en y étant poussé par notre ennemi et cela est une défaite. La victoire consiste à demeurer ferme et calme dans ces circonstances. Se plaindre du mal causé par un ennemi est une faiblesse. Les choses à ne pas faire sont l'évitement par toutes sortes de précautions, l'affrontement ou l'épreuve par la force. Il est sage d'être à l'écoute de ses critiques car elles peuvent nous aider à nous corriger et c'est une folie de s'en moquer en pensant qu'elles ne nous concernent pas.

Si l'on en arrive à la vengeance, la règle de la loi « Oeil pour oeil, dent pour dent » est acceptable à partir du moment où l'on est certain que la gentillesse et le pardon n'auront aucun pouvoir sur le cœur endurci de notre ennemi et qu'ils auront au contraire un effet néfaste sur lui. Mais tant qu'il est possible d'anticiper sur la revanche d'un ennemi par la gentillesse, il vaut mieux ne pas appliquer la loi énoncée ci-dessus. Il est préférable de supprimer l'ennemi avant qu'il ne se dresse contre nous et il est juste de le mettre à terre s'il le fait.

Il est sage de surveiller les mouvements de l'ennemi et de s'en protéger et il est fou de se faire épier et de le laisser se protéger de nous. Il est juste d'affaiblir la puissance de l'ennemi par tous les moyens et d'augmenter la nôtre afin de la rendre bien supérieure à la sienne. Il est juste de connaître son secret et encore plus juste de protéger le nôtre.

Nous devons faire en sorte que personne ne devienne notre ennemi et cela concerne aussi nos amis. Il est juste de pardonner à notre ennemi par tous les moyens, d'oublier son inimitié s'il le désire avec sincérité, et de faire le premier pas pour créer l'amitié, au lieu de se retirer en gardant à l'esprit le poison du passé, ce qui est aussi mauvais que de conserver un fonctionnement inadapté.

Lorsque nous avons affaire à nos ennemis, il faut être conscient que notre imagination peut s'exacerber. Nous exagérerons ainsi le plus petit travers de l'ennemi et la moindre qualité de l'ami. Surestimer l'ennemi, c'est faire preuve de timidité et sous-estimer son pouvoir réel est stupide.

Si l'on permet à l'ennemi d'insulter ou de nuire, selon la loi de réciprocité, c'est une erreur. Rendre une insulte pour une insulte et un mal pour un mal est la seule chose qui apporte un équilibre. Avec un ennemi, il faut d'abord comparer son intelligence et sa puissance avec les nôtres et évaluer si nous pouvons l'attaquer ou pas. Si l'attaque est possible, nous devons le faire plier avec force, courage et intelligence avant qu'il ne nous fasse plier. Car, dans le combat, celui qui porte le premier coup a l'avantage.

Si nous estimons que nous sommes plus faibles que l'ennemi, la meilleure chose à faire est de ne pas être hostiles, le temps de développer la force de nous opposer à lui tout en attendant avec confiance et patience ce moment-là dans un climat de paix et d'harmonie. Dans le cadre de la loi de la réciprocité, cela n'est pas une tromperie.

Il est contraire à la sagesse de permettre à quelqu'un de devenir notre ennemi si nous pouvons aider cette personne. Nous devrions toujours éviter ce genre de situation et nous montrer prudents dans la vie de peur de nous créer des ennemis car ceux que nous avons déjà sont en nombre suffisant. Ne montrons jamais notre faiblesse à notre ennemi. Montrons-lui toujours notre force. Ne lui donnons pas l'occasion de nous porter de coup et soyons attentifs à ce qu'il apprend de nous avant de nous attaquer.

Dans le même esprit, il n'y a pas un instant à perdre pour tenter de créer l'harmonie et l'amitié - si tel est le désir de notre ennemi -, ni pour devenir amis si cela est en notre pouvoir. Nous devons toujours être prêts à faire d'un ennemi un ami en faisant de notre mieux dans ce sens, à moins que, de cette manière, nous ne renforçons la vanité de l'inimitié.

Il n'est pas du tout souhaitable d'être à l'origine d'une inimitié. Celui qui agit ainsi est le plus blâmable des deux et c'est lui qui devrait faire l'effort de la réconciliation. Parfois, en pensant avec acrimonie à quelqu'un, nous créons de l'inimitié dans son cœur. Cela jaillit de notre imagination. La même règle s'applique à l'amitié. Si nous pensons à quelqu'un avec beaucoup d'amour - même à un ennemi -, le pouvoir de notre esprit changera l'ennemi en ami.

Ce sont les mots employés par Hazrat Inayat Khan dans une perspective de réciprocité. Son enseignement est polyvalent, c'est-à-dire qu'il opère à plusieurs niveaux. Dans toute situation, l'action doit être adaptée au niveau de réalisation de la personne. Si, sur le plan moral, nous en sommes au stade de la réciprocité - c'est-à-dire si nous tenons à maintenir un équilibre entre donner et prendre dans la vie - nous devons agir selon cette règle et aller au conflit lorsqu'il est nécessaire, en protégeant nos intérêts et en faisant preuve de discrétion et de retenue.

Hazrat Inayat Khan nous dit d'éviter l'échec des confrontations, d'apprendre véritablement des critiques qui nous sont adressées, de ne pas sous-estimer ou surestimer la force de l'ennemi, et de tenter la réconciliation tout en refusant la manipulation et les mauvaises façons.

Puis, il aborde la perspective de la bienveillance.

La différence entre la loi de réciprocité et la loi de bienveillance est que, selon la première, une personne est fondée à rendre la pareille alors qu'avec la seconde, elle est supposée tolérer, pardonner et montrer de la gentillesse de sorte que l'ennemi puisse « grandir » et devenir un ami. Parfois, la gentillesse n'est pas de mise, mais la tolérance est possible. D'autres fois, nous ne réussissons pas à pardonner et pourtant la revanche n'est pas quelque chose de naturel chez l'être humain. Nous pouvons fermer les yeux sur les fautes de quelqu'un et, de cette manière, il y aura moins de situations de désaccord et encore moins d'occasions d'inimitié.

Nous pouvons considérer qu'en étant gentils avec notre ennemi, nous l'encourageons à être tyrannique. Mais aussi longtemps que nous avons de la gentillesse dans le cœur, au lieu de renforcer la nature de l'ennemi, nous l'adoucissons, puisque nous recevons tout ce que nous donnons. Un mot gentil contre un mot dur, une bonne action en échange d'une action cruelle, une bonne pensée contre une mauvaise pensée, peuvent avoir plus d'effet que de rendre la pareille.

Le fer qui ne peut être brisé par le marteau peut être fondu par le feu. L'amour est feu. La gentillesse en est la première expression. Si une personne a suffisamment développé cela dans son cœur, elle peut tôt ou tard transformer un ennemi en ami. La plupart du temps, nous avons notre part de responsabilité dans la méchanceté qui est à l'origine de l'inimitié qui nous entoure. Nous condamnons nos ennemis et sommes horrifiés par leur nombre. Nous nous en prenons alors au monde entier et à la vie. Et lorsqu'une personne en veut à la création tout entière, comment le Créateur pourrait-il ne pas être critiqué à son tour ? C'est ainsi qu'il nous arrive de penser que nous sommes les seuls à être au-dessus de toute critique et que le reste du monde a tort. La vie devient une véritable torture et nous pensons qu'elle ne mérite pas d'être vécue. Nous nous auto-justifions. Tout le monde a l'air d'être contre nous.

Il est toujours sage d'éviter toute inimitié. Efforçons-nous de faire un ami d'un ennemi – qu'il s'agisse de quelqu'un qui a été offensé, qui vous a mal compris, ou qui s'est peut-être senti vexé -, non pour vous satisfaire ou le satisfaire, mais par principe. En effet, un ennemi qui peut sembler peu dangereux peut cependant vous causer de grandes souffrances. Dans le cas d'une amitié peu profonde, la personne pourra vous être utile tôt ou tard. En dehors de cet aspect, il est bien agréable d'avoir des pensées telles que « Un Tel se plaît en ma compagnie », ou « Un Tel est bien disposé à mon égard. Il n'est plus un ennemi ».

Bien sûr, comme le dit Hazrat Inayat Khan, il n'est pas toujours possible de faire de nos ennemis des alliés. Nous sommes parfois agressés et l'on essaie de nous soumettre ; nous devons alors faire face et nous relever dans notre intérêt et dans celui de notre communauté. Et pourtant, comment pouvons-nous aller jusqu'au conflit ? Comment nous opposer à une force de domina-

tion sans esprit de vengeance, sans acrimonie, inimitié, hostilité, ce qui, selon Hazrat Inayat Khan, est le poison dans le système ?

Voici maintenant l'histoire de Hazrat Ali. Hazrat Ali défendait la communauté du prophète Mahomet à une époque où les ennemis surgissaient de toutes parts pour détruire la nouvelle foi. Au cours d'une bataille décisive, Hazrat Ali était en train d'affronter un féroce guerrier ; il allait l'emporter haut la main. Il jeta son adversaire à terre et leva son sabre pour lui porter le coup fatal. Juste à ce moment-là, celui-ci lui cracha au visage. Alors le sang d'Hazrat Ali ne fit qu'un tour. Sa colère décupla et il affermit sa main sur son sabre. Puis un changement se produisit en lui ; il rengaina son arme et s'éloigna.

Son adversaire, qui s'attendait à mourir, resta stupéfait. S'il y avait eu quelque espoir de miséricorde, l'agressivité de son dernier acte l'eut éliminé. Mais au contraire, celui-ci lui avait sauvé la vie. Cette ironie du sort le remplit de perplexité. Il courut derrière Hazrat Ali et le supplia de lui donner une explication.

La réponse d'Hazrat Ali fut la suivante : « Je voulais te tuer, mais tu as provoqué ma colère or je me dois de ne jamais agir avec violence sous l'emprise de la colère. Je devais utiliser la force, mais c'est l'amour qui me motivait. Dès que mon orgueil est intervenu, c'en était fini. Je ne pouvais plus agir. »

Hazrat Ali est un modèle à suivre. Nous sommes appelés à exercer notre volonté dans le monde. Mais lorsque la volonté est enflammée par un ressentiment égotique, la conscience éclairée marque un temps, désapprouve et refuse d'agir pour un motif de cette nature.

Faisons en sorte d'intégrer ce principe dans notre vie en nous intériorisant.

Amenez dans votre champ de conscience la présence de votre pire ennemi, qu'il s'agisse d'une personne qui vous a contrecarré dans le passé ou qui vous barre le chemin actuellement – ou de toute personne vous venant à l'esprit en tant que plus forte figure d'opposition de votre vie.

Accueillez cette personne dans votre conscience, même si c'est avec méfiance et circonspection. En observant le visage de cette personne, ressentez l'état dans lequel vous êtes, votre aversion, la fermeture ou le manque d'ouverture de votre cœur, votre sentiment de frustration, de déception et d'humiliation – toutes ces sensations qui émergent à l'instant de la rencontre. Observez votre état. La présence de cette personne n'est pas neutre sur le plan émotionnel : son effet est immédiat.

A présent, repassez en revue votre version de l'histoire. Donnez de l'espace à votre point de vue personnel. Vous avez été blessé, vous avez souffert. Reconnaissez le bien-fondé de votre expérience. Le préjudice est réel et mérite d'être pris en considération. Il vous a affecté et a contribué à façonner votre vie. Reconnaissez la souffrance qu'il a provoquée. Permettez-vous de ressentir

la douleur et la déception. Si vous avez été trahi, vous avez vu un espoir vivre et mourir. Quelque chose de très différent était possible, mais à cause de cette personne, cela n'a pu se réaliser.

A l'inspiration, vous allumez le feu et la lumière qui illumine ces blessures. A l'expir, vous témoignez des sentiments mêlés de votre cœur, en les exprimant clairement, comme vous l'auriez fait si cette personne vous avait seulement écouté. Dans le silence de votre contemplation, il n'y a ni réactivité ni confusion. Des sentiments enfouis remontent à la surface avec une clarté cristalline et le « nettoyage » commence.

Maintenant, changez de position dans votre contemplation en regardant avec les yeux de votre ennemi. Reconnaissez que cette personne a une compréhension très différente de la situation ; elle a des interprétations et des intentions différentes. Son esprit est le produit de conditionnements qui vous sont étrangers ; ils sont presque incompréhensibles pour vous. Bien que le destin ait mis cette personne sur votre chemin, elle ne partage en rien votre conception du monde. De plus, vous ne voyez pas cette personne comme elle se voit elle-même, et elle ne vous voit pas tel que vous vous voyez.

Si vous suspendez votre jugement et que vous voyez par les yeux de cette personne, vous verrez que, de son point de vue, ses actes sont parfaitement naturels. Ce sont votre attitude et vos actes qui apparaissent suspects à présent. Vous reconnaîtrez aussi que son hostilité et son acrimonie étaient vraiment des impulsions déformées. Comme l'a dit Ibn Arabi, l'origine de toute impulsion est un mouvement d'amour.

Les mêmes courants d'amour traversent le cœur de cette personne et le vôtre, mais chez elle, ces courants ont été déviés. Il en résulte une frustration profonde mais inconsciente. La conséquence de cette frustration est cette tendance à ruer dans les brancards. Vous n'êtes pas réellement l'objet de ces manifestations. La douleur de cette personne ne renvoie qu'à elle-même. Vous avez simplement été pris dans le filet de la douleur de quelqu'un d'autre.

Et puis il y a votre souffrance. Vous pouvez maintenant avoir de la compassion parce que vous savez ce que c'est que de ressentir de la souffrance. Vous percevez que cette personne vient d'un lieu de souffrance et vous pouvez ressentir une solidarité entre blessés de la vie. Mais vous pouvez aussi être en résonance avec la joie qui cherche à s'exprimer dans le cœur de cette personne. Peut-être vous est-il arrivé d'être davantage béni par la joie que cette personne ; dans son état, la joie reste non manifestée, d'où la méchanceté de ses actes.

Enfin, vous prenez conscience qu'elle et vous avez des blessures, mais que vous partagez aussi une joie profonde et même quelque chose de plus fondamental. A un niveau essentiel, vous êtes cette personne. Vous, moins vos expériences sur tous les plans, plus les expériences de cette personne sur tous les plans, égal cette personne, votre « ennemi ». Et votre ennemi moins ses expériences, plus les vôtres, égal vous.

Finalement, sur quoi votre ressentiment se base-t-il ?

Maintenant, en gardant le silence, regardez dans les yeux de votre ennemi.

Règle de Cuivre 8 – Commentaire de Pir Zia

Ne poussez personne à faire le mal.

S'il vous arrive de passer du temps avec des enfants, vous aurez remarqué qu'ils sont fascinants. Une partie de cette fascination vient du fait que les attitudes et les comportements qui constituent la structure profonde de notre personnalité d'adulte apparaissent clairement chez les enfants.

Chez eux, l'on remarque par exemple la tendance à être ravis de faire du mal par personne interposée. Un enfant aimerait faire des bêtises, mais il ne veut pas être réprimandé. Alors il suggère la bêtise à un autre enfant, puis il s'éloigne pour observer la scène depuis les coulisses, en faisant l'innocent.

Bien évidemment, nous les adultes, nous n'agissons jamais de cette manière, n'est-ce pas ?

Si nous considérons la guerre, qui est une tragédie, ce ne sont pas les soldats du front qui sont responsables, pas plus que les différents commandements, les gouvernements et, en dernier lieu, les sociétés, qui sanctionnent la guerre. Si les gens étaient témoins oculaires des désastres de la guerre, leurs attitudes seraient différentes ; la politique militaire le serait également. Il est plus facile de faire le mal de loin.

Le prophète Zoroastre a enseigné qu'il ne suffisait pas de s'abstenir de faire du mal au niveau de l'action. Il y a trois niveaux : l'action, mais avant l'action, la parole, et avant la parole, la pensée. Une pensée prend la forme de mots, puis les mots se transforment en actes.

Il y a des étapes dans la manifestation de nos intentions. Parfois, nous nous abstenons de la forme la plus extérieure d'un acte, mais intérieurement, nous avons mis en place toutes les conditions de cet acte. Il ne reste plus qu'à le réaliser et, si nous ne le faisons pas, il se communiquera à autrui, consciemment ou pas. Par conséquent, nous sommes responsables, même si nous ne concrétisons pas notre action.

Nous oublions souvent la force de notre influence. L'univers est un palais de miroirs. Quel sens cela peut-il avoir de garder en nous des pensées et des paroles que nous ne souhaitons pas trouver dans le monde ?

La loi de résonance est une réalité. Nous nous trouvons insignifiants par rapport aux énormes forces au travail dans le monde et nous en concluons que nos choix n'ont pas d'importance. Mais ce genre d'apathie ne fait que perpétuer l'inertie et le désespoir.

Nous avons donc le choix. Zoroastre le montre clairement. Tout instant est une occasion de choisir. Notre choix nous remplit, s'écoule de nous, atteint les autres qui sont en train de faire leurs choix, et se fraie un chemin vers la manifestation même de la réalité. Une pensée, une parole ou un acte brillant peut radicalement changer le cours de l'histoire de l'humanité. Cela est arrivé et arrivera encore et encore.

Soyons conscients de notre influence, en reconnaissant que nos pensées, nos paroles et nos actions auront un effet sur l'ensemble du flux de la destinée de l'homme.

Règles de Cuivre 9 et 10 – Commentaire de Pir Zia

La Règle de Cuivre 9 est « Mon Moi réfléchi, n'aie de préjugés à l'égard de personne ».

La Règle de Cuivre 10 : « Mon Moi réfléchi, montre-toi digne de confiance dans tout ce que tu entreprends ».

Ces deux règles sont illustrées par une histoire tirée de notre tradition : celle de Fuza'il bin 'Ayaz. Lorsqu'il était jeune, Fuza'il bin 'Ayaz était un bandit, un voleur de grand chemin. En ces temps-là, les commerçants gagnaient beaucoup d'argent en important des marchandises qu'ils transportaient à travers le désert. Mais ils prenaient aussi de grands risques car, dans le désert, se trouvaient des bandes de hors-la-loi qui pillaient les voyageurs. L'une d'elles opérait sous la conduite de Fuza'il bin 'Ayaz.

Un jour, comme à son habitude, Fuza'il envoya ses hommes tendre une embuscade à une caravane de marchands. Depuis qu'il avait pris la tête de la bande, il ne prenait plus part directement aux attaques ; il les organisait et restait au camp.

Lorsque les commerçants virent les voleurs se précipiter sur eux, leur sang ne fit qu'un tour. L'un d'eux se saisit d'un coffret qui contenait ses biens les plus précieux, des bijoux, et il prit la fuite, terrorisé.

Sur sa route, le marchand tomba sur le camp des voleurs où Fuza'il était confortablement assis près d'un feu. Il se sentit soulagé en découvrant cet inconnu et il implora : « Ma caravane est assiégée. Ayez la gentillesse de prendre cette boîte et de la garder en sécurité jusqu'à ce que le calme soit revenu ». Fuza'il accepta.

Une fois retourné sur le lieu de l'embuscade, le commerçant constata que les bandits étaient partis avec le butin et que ses compagnons de voyage se préparaient à reprendre la route, très affectés par la perte de leurs marchandises mais heureux d'être sains et saufs.

Il décida alors que c'était le moment de récupérer son coffret et il se remit en route pour le camp. Imaginez sa surprise et son horreur lorsqu'il y vit Fuza'il entouré par les assaillants de la caravane qui, visiblement, le considéraient comme leur chef !

« Qu'ai-je fait ? », pensa-t-il. « J'ai placé toute ma fortune entre les mains du chef des brigands. » Abattu, il s'apprêtait à rebrousser chemin quand Fuza'il l'interpella : « Eh, toi, là-bas ! Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? »

Le commerçant répondit : « Dans ma folie, je suis revenu pour qu'on me rende mon trésor. C'est absurde, je sais. »

Fuza'il réfléchit un moment, puis il déclara solennellement : « Tu m'as confié ton coffret. Tu as cru en moi et je crois en Dieu. Tiens ! » Et, sur ces mots, il tendit le précieux coffret au marchand qui le prit interloqué et rempli d'une gratitude indicible.

Mais cette histoire ne fit pas seulement le bonheur du marchand. Fuza'il bin 'Ayaz découvrit un bonheur qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant. En répondant à la confiance du commerçant, il prit conscience d'une valeur bien plus grande que toute la richesse du monde : celle de la confiance.

Une voie nouvelle s'ouvrit à lui avec une évidence absolue. Le crime n'était plus possible. Fuza'il quitta sa bande et devint un derviche. Plus tard, il fut le disciple du Cheikh Abd al-Wahin bin Zaid, puis il lui succéda. Ibrahim Adham al-Balkhi fut son successeur. Autrefois, Fuza'il avait été un voleur ; quant à Ibrahim Adham, il avait été le roi de Balkh ! L'esprit souffle où bon lui semble.

Que nous raconte cette histoire ? Elle nous dit que, pour le marchand, l'enseignement fut : « N'aie de préjugé envers personne » et pour Fuza'il : « Montre-toi digne de confiance dans tout ce que tu entreprends ».